

Libération

Juin 2023

Barthélémy Toguô veut rafraîchir la mémoire

A Nantes,
«Expression(s)
décoloniale(s)»
permet à l'artiste
camerounais
d'examiner le passé
esclavagiste.

«**A**ujourd'hui, l'homme noir est encore humilié, ridiculisé... s'indigne Barthélémy Toguô. Même si je ne travaille pas particulièrement sur l'esclavage, je pense beaucoup à cette maltraitance.» Voilà pourquoi l'artiste camerounais, né en 1967, a accepté l'invitation du musée d'Histoire de Nantes. Dans le cadre de la troisième édition d'«Expression(s) décoloniale(s)» (manifestation bisannuelle qui confronte les collections nantaises issues d'un passé colonial avec des œuvres d'art contemporain), Barthélémy Toguô présente dans les salles du Château des ducs de Bretagne ses propres créations, des encres noires, des aquarelles roses ou vertes, des immenses vases en porcelaine et une grande installation avec une potence où des chiens dorés inquiétants semblent attendre qu'on décroche un pendu pour le mordre.

Bol blanc. Cette œuvre, intitulée *Strange Fruit*, du même nom que la chanson de Billie Holiday, évoque les lynchages des Afro-Américains dans les Etats ségrégationnistes des Etats-Unis. Ailleurs dans le musée, des échos se créent entre les

objets inhumains de la traite atlantique (entraves, fers, chaînes, documents comptables, tableaux...) et les œuvres contemporaines, sortes d'agents perturbateurs qui montrent que l'histoire n'est pas enfermée dans le passé. «Les collections du musée d'Histoire de Nantes m'ont tellement marqué quand je les ai découvertes, c'était tellement lourd pour moi, que je ne pouvais pas faire cette exposition seul, poursuit Barthélémy Toguô. C'est pourquoi j'ai demandé à cinq artistes issus de la diaspora africaine d'exposer avec moi, comme l'Américaine Kara Walker qui travaille directement sur le sujet de l'esclavage.» Les œuvres actuelles viennent donc interroger les enjeux mémoriels: Kara Walker ajoute, par exemple, une silhouette d'esclave à une gravure du XIX^e siècle, pour replacer la guerre de Sécession dans son contexte politique.

La rencontre entre les œuvres d'aujourd'hui et les objets du passé est troublante. Il y a, dans une vitrine, ce bol blanc avec le dessin d'un esclave accroupi enchaîné, édité par la Société des amis des noirs, première société antiesclavagiste, fondée en 1788 et juste à côté, un grand dessin de To-

guô représentant un homme tout vert qui court «pour sa vie», de grosses boules aux pieds et aux mains, mi-moignons mi-boulets.

Maléfice. Au cœur du musée, le code noir, cadre légal colbertien de l'esclave dans la société française (1635), est encadré par deux têtes de diables à l'encre de Toguô, comme si un maléfice surgissait de ce livre. Le code noir, symbole du commerce triangulaire, a d'ailleurs inspiré *Outre-mémoire*, une belle œuvre de Jean-François Boclé. Sur des tableaux noirs d'écolier, l'artiste en a reproduit le texte sous la dictée d'un professeur, en formant des silhouettes à la craie blanche. «Quand j'ai découvert que les noirs y avaient été qualifiés de marchandise, c'est bien meuble dans ce code, ça a été l'effroi. J'ai voulu produire une œuvre à ce sujet», explique Boclé qui revisite l'histoire telle qu'on lui a enseignée. Pour le musée nantais, «décoloniser l'art», c'est ainsi une façon de soulever les questions actuelles du racisme, des discriminations, d'inégalités Nord-Sud, de migrations. «Sortir du silence, c'est réduire les traumas intergénérationnels qui font des ravages jusqu'à au-

jourd'hui, sous forme d'esclavage contemporain.» Cette phrase est tirée du discours de Barthélémy Toguô prononcé la veille de l'ouverture de l'exposition, devant le mémorial de l'abolition de l'esclavage au bord de la Loire.

CLÉMENTINE MERCIER
Envoyée spéciale à Nantes

**EXPRESSION(S)
DÉCOLONIALE(S) #3**
Château des ducs
de Bretagne, musée
d'Histoire de Nantes,
jusqu'au 12 novembre.



Running for Life. LELONG